

C'est vrai ...

Jean-Pierre Marzin

***Cette nouvelle a été achevée à Rennes
le 26 janvier 2013***

© Tous droits réservés – Reproduction interdite

*Au clair de la lune
Mon ami Pierrot
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot*

Qui sommes-nous ?

Je m'appelle Michel Lange.

Je suis le messager de Dieu.

Cela peut paraître bizarre, pourtant c'est vrai.

D'ailleurs, rien que mon nom l'indique. Mon prénom, par sa désinence, est le label de la correspondance divine ; Lange est le lieu d'où naît la vérité ; ne dit-on pas que la vérité sort de la bouche des enfants ?

Déjà tout petit, j'étais bien né. Mon grand-père puis mon père travaillaient aux P et T, qui devinrent les PTT. Autant dire que, question communication, j'étais bien placé.

La conversation à distance était en soi un petit miracle et l'un et l'autre pour chacun leur part y contribuèrent. Le premier, après quarante jours passés en mer, bidouilla un truc qui transformant les vibrations de l'air en ondes à travers les fils permit au monde de s'entendre aux quatre coins de lui-même. À l'heure du portable, cela n'a l'air de rien mais faut bien un début aux miracles. Le second, peut-être par opposition au père, a porté ses efforts sur la transmission des informations écrites ; cela s'appela le Minitel et pourtant c'était un maxi progrès qui aurait pu rivaliser avec les tables de la Loi. Allez le demander aux vieux sourds-muets qui, tout à coup, purent discuter avec pépé et mémé à l'autre bout de la France. L'Histoire ne retiendra peut-être que la progéniture Internet enfantée par d'autres prophètes

mais il faut rendre à César ce qui est à César.

Donc, j'ai baigné dedans quand j'étais petit.

La tendance générale est de considérer que son enfant est Dieu. On parle d'enfant-roi mais je crois qu'il s'agit, sans qu'on veuille l'avouer, de se référer au royaume divin. Chaque naissance est un mystère qui, au-delà des sciences, pose la question de l'origine de la vie, donc de Dieu. Alors, chaque famille dans son for intérieur prend sa part du gâteau de Dieu en plaçant son enfant sur un piédestal.

Si cet enfant est un fils c'est mieux ; si c'est le premier c'est mieux que mieux. Il est destiné à assurer la lignée, à devenir au moins Roi puisqu'il n'y pas assez d'emploi de Dieu sur terre. Eh oui, chez

nous, Dieu est unique, ce qui restreint sérieusement les possibilités.

Enfin, tout ça c'est la théorie et la réalité forme nombre de républicains.

Aussi loin que remonte ma mémoire, nonobstant la chute lente mais irrépressible du statut postnatal de l'enfant faisant qu'une fois adulte, la plupart des gens se prennent pour des hommes tout à fait ordinaires, des pauvres diables d'hommes, j'ai compris de manière très intrinsèque que j'étais différent et quelque part il fallait que je me prenne pour autre chose.

Je vois que tout cela n'est pas très clair mais comment expliquer l'espèce de bip-bip telstarien qui m'indiquait en permanence : toi, mon pote, t'as quelque chose que les autres n'ont pas. Remarquez au passage qu'avoir quelque

chose que les autres n'ont pas ne signifie pas que l'on a quelque chose de mieux mais tout juste quelque chose de plus, ce qui n'est pas obligatoirement confortable. Ceci pour couper court à tout jugement hâtif me taxant de prétention nombriliste. Quoique la référence au nombril ne me déplaît pas. Le nombril est le point de rattachement du cordon qui ressemble furieusement à la spirale du téléphone qui me relie à mes ancêtres...

Tout petit déjà, je planais.

Ma mère et mon père ne se doutaient pas que leur petit ange fuguait chaque soir.

Je veux dire que mes rêves m'envolaient entre ciel et terre, et mes ailes diaphanes me portaient au-dessus

de vallées très vertes, cheminant le long de cours d'eau tortueux, fruits d'un long parcours de combattant pour sortir indemne des paysages urbains, véritables pièges apocalyptiques qui pouvaient me plonger à tout moment vers les profondeurs de la terre. Quand je me laissais tomber du haut de mon balcon, je devais, au début, éviter la toile arachnéenne formée par les fils électriques, les fils téléphoniques, les fils pathétiques tissés pour empêcher les anges de communier avec les airs. Ce moment était gris : gris les fils, gris la terre, gris l'air poussiéreux. Mais vite les ailes repoussaient la tentation du sale et me propulsaient vers l'air pur.

Enfant, mes nuits étaient légères et très vite je rasais l'herbe drue, je plongeais sous les arches de vieux ponts romains, j'heurtais les pommiers, faisant

rouler des centaines de billes rouges. Plus loin, une volte-face instinctive me faisait éviter de justesse un énorme dattier juteux. L'instant d'après, après avoir franchi un immense aplomb rocheux, mes plumes tourbillonnaient au milieu de flocons duveteux, m'entraînant à l'intérieur d'un univers blanc sans fin, douce ouate où mon vol se blottissait.

Quand je me réveillais, je savais que c'était vrai, que j'avais fait un voyage fantastique au-delà des hommes. C'est là le privilège des anges. Même après sept ans, les sept ans guillotine, on continue, chaque nuit, ou presque, à s'affranchir du poids d'une existence par trop terrestre.

J'aurais bien voulu continuer ainsi toute ma vie. Mais à mesure que mes pas

avançaient, ils s'alourdissaient un peu à chaque fois, au gré de la souciance.

Dans le miroir, mon visage se modifiait et je pouvais y voir comme une sorte de duvet qui recouvrait mon plumage et, l'air de rien, j'aurais pu passer à côté de ma métamorphose sans m'en apercevoir.

Mais toujours le satellite m'envoyait son message perpétuel pour me rappeler que je n'étais pas venu sur terre pour gratter le sol avec mes ongles.

Bip-bip-bip : ange darwinien, il faudra m'adapter. Je ne pourrai plus, à terme, me contenter d'être bipède le jour et oiseau la nuit. Il faudra que je puisse cacher mes ailes à l'intérieur de moi pour pouvoir conserver en permanence le contact entre le ciel et la terre.

C'est à ce prix qu'un ange s'épanouit.

J'en eus une première expérience au tout début de mon adolescence.

J'avais rencontré sur la plage une jeune eurasienne dont la douceur de la peau m'avait emporté vers des cieux inconnus. Cette sensation nouvelle au lieu de me faire fuir dans les airs dans des horizons lointains m'avait au contraire collé sur terre, m'avait enfoncé les pieds dans le sable et figé, transformé soudainement en statue de sel.

Pour lui plaire, j'aurais fait n'importe quoi même si j'avais dû y laisser quelques plumes. Elle troublait mon innocence sans que je pusse y comprendre quelque chose et son corps lisse et léger, à peine marqué par une poitrine naissante, m'attirait comme jadis les étoiles dans le noir de la nuit.

J'ai compris qu'il existait une puissance en moi qui ne demandait qu'à s'exalter lorsque nos deux corps se sont joints étroitement une petite minute seulement lors d'un baiser furtif. Au même moment, j'ai su, avec une indéniable évidence, que, tel l'albatros de Baudelaire, mes ailes m'encombreraient si je les laissais se déployer sans souci comme auparavant.

Ce qui poussait en moi me força à m'interroger sur « toi », sur l'autre être qui pouvait me faire basculer vers une étrange réalité, vers la découverte de sa peau et par là de la mienne. Sous les plumes, vivait un corps que je ne pouvais pas toujours contrôler.

Les premiers vrais émois vinrent avec la rencontre d'un autre ange, une jeune fille toute brune, aux cheveux bouclés.

Elle s'appelait Isabella et était née en Italie. Très vite je l'ai appelée Angelina car elle était jolie. Elle avait treize ans et moi un peu plus.

Je l'avais rencontrée lors d'une de ces bacchanales où la musique est poussée à un degré infernal de manière à ce que les esprits ne puissent plus dominer et soient obligés de laisser les corps se déhancher, fatalement autonomes et sans contrôle. Je crois que nos regards se sont croisés à la fin d'un morceau de Black Sabbath.

Par pitié pour nos corps épuisés, le morceau suivant permit de souffler. Rituellement, à ce moment les corps se lovent et ne deviennent qu'un.

Isabella ne fit qu'un avec moi ; je me rappelai instantanément le baiser furtif, sur la plage, et j'eus du mal à ne pas l'embrasser tout de suite. Nos peaux mouillées se collaient comme si elles ne voulaient pas se quitter et il devint vite évident pour nos lèvres qu'elles devaient en faire autant.

Que nos corps étaient lourds ensemble ! Un peu plus, ils se seraient laissé glisser sur le sol s'ils n'avaient été qu'eux deux. Peut-être que, deux ou trois morceaux plus tard, ils avaient cessé de tourner, tout occupés à se mélanger.

Le soir, lorsque chacun fut rentré chez soi, j'essayai de retrouver cet équilibre et vis que je me trouvais seul, et j'étais triste d'être seul.

J'ouvris la fenêtre pour m'envoler et quitter ce corps trop lourd. Avec surprise

plus qu'avec peur, je m'aperçus que je n'avais pas envie de battre mes ailes. Qu'étais-je en train de devenir ?

Je me détournai vers le miroir et m'observai longuement : là, juste sous le nez, un poil fin saillissait.

J'ai revu Angelina dès le lendemain. Et l'ai revue le jour d'après, et encore celui d'après.

Elle habitait chez sa grand-mère un petit appartement vieillot dans un quartier simple, pas très loin de chez moi.

Un jour, elle m'y invita. J'étais un peu gêné dans la chambre exigüe qui n'avait pas été prévue pour recevoir quelqu'un en permanence, même une toute petite jeune fille de treize ans.

Elle parlait de retourner chez elle, en Italie – ses parents l’en menaçaient, si elle ne se tenait pas tranquille – mais elle n’en avait pas envie. Jusqu’à la fin de l’année scolaire, elle était tranquille et, moi, j’étais heureux.

Alors, on s’est blotti sur le divan qui lui servait de lit. On s’embrassa à pleines bouches, mélangeant avec bonheur nos salives. Nos langues virevoltaient sans relâche, se cherchant ensemble un chemin qui irait vers l’infini.

À force, nos peaux se rencontrèrent. À la différence du premier jour, elles étaient douces et soyeuses. Elles avaient envie de glisser l’une contre l’autre. La main d’Angelina tenta l’aventure et entra dans mon pantalon. Elle me caressa délicatement et ce fut bon.

Nous ne savions pas bien où nous allions mais une chose était sûre, c'était que j'avais le désir de rester là, avec elle, pour toute la vie. Ces caresses avaient fait descendre mon centre de gravité et oublier mes voyages angéliques.

Hélas, la nature humaine est soumise aux aléas chronologiques. La fin de l'année arriva et la grand-mère, inquiète de nos relations enflammées, avait prévenu les parents d'Angelina qui l'avaient rapatriée dès le dernier cours achevé.

Je n'en ai pas repris mes pérégrinations nocturnes pour autant. Le goût d'Eden était entré en moi et je me mis à rechercher d'arrache-pied le fruit défendu, remisant mes ailes au placard et me muant en prédateur assumé.

Comment nous contacter ?

J'aurais pu oublier ma véritable nature. Emporté par une envie démoniaque de retrouver les sensations perdues, il s'en est fallu d'un poil que ne se rétractent comme une peau de chagrin mes deux ailes mises au rebut.

Fort heureusement, mon bip-bip n'était qu'en veille et fonctionnait encore. De nombreux signaux m'étaient envoyés régulièrement pour me rappeler que je n'étais pas n'importe qui et que si je croyais avoir les pieds sur terre, ma

tête avait le pouvoir de côtoyer les étoiles.

Certes, il fallait savoir les interpréter, ces signaux car le paradoxe était que je ne savais pas, je veux dire que je n'avais pas conscience, que l'idée était confuse que j'étais un messager de Dieu. Au moins le facteur, on le reconnaît : il a une casquette, une sacoche ; il place ostentatoirement les enveloppes dans la boîte aux lettres. Moi, rien de tout ça, pas d'uniforme, pas de matériel, pas de rituel. S'il n'y avait pas ces ailes que de temps en temps on aperçoit peut-être cachées, le doute pourrait s'installer et d'ailleurs, finalement, c'est souvent qu'il s'installe.

Les messages sont parfois très futiles. Par exemple, adolescent, je fréquentais

beaucoup les cafés, non pas pour consommer mais pour jouer au billard électrique. Vingt centimes de mise au départ et l'on pouvait, si on était habile, jouer plusieurs heures : nous n'étions pas une affaire pour le patron ! Je dis « nous » car ce sport était partagé et les copains y mettaient aussi toute leur énergie. Mais un élément faisait la différence entre eux et moi. J'avais un plus, juste pour me rappeler que j'étais différent – là était tout le message : je devinais à l'avance les fameuses « parties gratuites », pas celles dues à notre talent mais celles que l'appareil distribuait au hasard de manière irrégulière.

Bon, je vous l'accorde, rien de bien transcendent mais cela faisait toujours son effet auprès des copains et aussi des copines. La divination, c'est le b.a.-ba des anges. Cela nous permet d'annoncer

divers évènements qui parfois changent la face du monde. Des anges sont ainsi devenus célèbres, comme celui qui a ainsi épaté une non moins célèbre Marie.

Moi, j'étais, à cette époque, un peu loin de mon habilitation et ne pouvait que piètrement exercer mon talent. Seul l'effet, au détriment du message, m'intéressait. Le but était bien de mordiller par la suite de nouvelles lèvres humides et de sentir les joues lisses des filles caresser les miennes, lesquelles, de mois en mois, devenaient plus rugueuses. À vrai dire, je me réjouissais de cette prolifération pileuse, signe de mon rapprochement plus intense avec le mystère du sexe.

Je me suis un peu oublié ; un seul cri nous animait alors, mes copains et moi : tous à poil !

En effet, le frotti-frotta sur une musique électrique rapidement ne fut plus suffisant. Le contact animal s'imposait. On peut même dire que rien au monde n'importait à part notre recherche frénétique du sexe, de l'autre sexe.

A cette époque ma tenue de chasseur était faite de tissus tagués et élimés, surmontés d'une chevelure gaillarde, destinés à impressionner nos proies. Le code étant partagé, nous arrivions parfois à nos fins mais les meilleurs souvenirs étaient ceux que l'on racontait avec bonheur, même si nous les avions seulement rêvés.

Séduire, c'est luire et parfois à vouloir trop briller dans le soleil, on enfilait le costume d'Icare. S'envoyer en l'air nécessitait que régulièrement nous redescendions sur terre pour nous refroidir.

Je dois avouer que ce n'était pas désagréable finalement de ne plus savoir qui on était, la tête tourbillonnée par le divin encens des filles.

Jusqu'au moment où, las des sens, on ne retient que l'essence de l'âme : l'amour. Du moins, c'est comme cela qu'on nomme ce machin qui fait qu'on est heureux d'être malheureux !

Certes, ce n'est pas pour autant qu'on perd nos attitudes canailles mais avec l'impression qu'elles sont nobles et que leur partage avec notre amoureuse est, au-delà du naturel, moral. Oui, c'est cela

mettre de l'amour dans la sueur et les draps, c'est badigeonner nos corps d'une bonne couche de morale.

Esotérique sentiment que celui qui absout l'érotique désir.

Le plus étonnant, outre la nouvelle impunité devant le péché charnel, c'est la croyance subite en l'éternité. Et pourtant le jeune ange que j'étais, comme tous ceux de ma cohorte, était loin de pouvoir franchir le cap de l'été.

On veut que cela dure, et après trois mois, on trouve cela dur. On tourne la tête, et hop, plus d'amour, plus de larmes, plus de fille accrochée à notre jean.

L'amour est enfant de poème : c'est à ce moment que j'ai couché avec les mots, pour le meilleur et pour le pire.

Splendeurs et misères de mes courtisanes balzaciennes ont imprégné les pages de leur encre sympathique.

Entre les lignes, entre les filles, l'ange déchu peut retrouver la parole. Il entend de nouveau Telstar lui envoyer son message énigmatique mais compris instinctivement.

Prendre la plume, dans une grande confusion, lui fait reprendre du poil de la bête, pas celle à l'intérieur de lui mais celle qui pousse son cri vaginal, celui de l'origine du monde, celui qui le place au-dessus du simple mortel.

Homme, je n'en n'étais pas moins ange et je devais absolument retrouver le sens du message dont j'étais porteur.

Il a fallu quelques pages avant que je comprenne le sens de l'écriture.

Pour cela, il a fallu aller au-delà de l'amour, c'est-à-dire d'abord pénétrer jusqu'au fond du gouffre pour savoir ce qui existe au-dessus, à la surface et puis, encore au-dessus, dans les airs, à portée de mes ailes.

C'est toujours le hasard qui fournit le moment où l'on veut bien recevoir la bonne nouvelle : la fille qui nous sublime, ça existe vraiment. Je n'ai pas dit la fille qui nous promet l'amour éternel et qui le fait, non, mais la fille qui dans son amour toujours trop court nous montre que c'est plus compliqué qu'on ne croyait et qu'il n'est pas question de

rencontrer l'autre si on ne se rencontre pas aussi soi-même.

Le hasard était encore italien.

Il a traversé la place Saint-Marc, chevauchant le lion vénitien, s'est planté là, devant moi et m'a dit :

- Toi, tu vas y passer !

Gabriella. C'était une rencontre au sommet. Un coup de foudre tel que n'en a jamais connu le ciel ! Une étincelle de Zeus en grande forme. Sur le cul, je suis tombé. Bon d'accord, au début c'est physique, c'est électrique. Mais très vite ça fait ventouse et plus question de détacher son amour de celui de l'autre.

Il n'est plus question de se frotter mais de fusionner. Chaque corps entre dans l'autre. L'odeur de l'un, c'est le parfum

de l'autre dans un nectar à la Süskind. Tout est bref et éternel. Le temps a un sens, celui des sens. Nos langues tantôt forment un nœud gordien, tantôt s'égarer dans des lieux que l'on croyait inaccessibles, se faufilant dans des gorges serpentine, se mêlant aux humeurs joyeuses et sauvages. Nos doigts se fondent en caresses si douces et si fortes qu'elles semblent courir sous l'épiderme, comme autant de veinules faisant circuler le plaisir.

Et quand les corps s'arrêtent, la fusion est consommée. Le miracle s'accomplit : pas un frémissement, pas un souffle, pas le moindre bruissement même des cœurs, l'ensemble est tétanisé dans un instant incommensurable. Seules, dans un silence galactique, les deux âmes sont connectées par des milliards de fibres

invisibles dans un sentiment unique, l'amour.

Faire l'amour est une expression dévergondée ; on ne fait pas l'amour, on ne le fabrique pas ; il naît en génération spontanée, dans la parthénogénèse d'une cellule improbable et inexistante tant qu'on ne provoque pas son existence.

Ainsi soit-il !

Quand l'ego disparaît pour laisser place à ce tout qui ne ressemble à rien, on est un peu surpris. Et puis on s'y fait, on trouve même cela agréable. On a même l'impression d'avoir été malade jusque là et d'être enfin guéri.

Sur son petit nuage, l'ange ne comprend pas que la marche est haute. Il oublie que, sans ses ailes, c'est dangereux là-haut.

La fusion, l'effusion, ça chauffe les esprits et il croit que ça y est, c'est bon, il est arrivé et qu'il n'y a plus de chemin à parcourir, plus de message à porter. C'est cela qui est bête dans l'amour, c'est l'effet gomme. Plus de trace, mon petit bonhomme ...

Gabriella était charmante et j'étais un serpent ; j'avais enterré mon devoir d'ange pour vivre pleinement ma vie d'homme.

Je ne savais pas encore que pour pouvoir délivrer le message, il fallait auparavant me délivrer moi-même de tout ce qui pouvait le polluer, des faux-semblants et des vrais-semblants.

L'affrontement était écrit : « Tu connaîtras l'amour et le perdras. Tu te perdras et reconnaîtras l'amour »

J'en étais à la phase 1. Je l'ai aimé autant que nous avons pu. Mais au bout d'un moment la maison a rétréci et la fusion devenait encombrante. Pourtant les âmes étaient toujours connectées. Le système prenait l'eau et nous n'avions pas la notice pour écoper. Les courts-circuits se sont multipliés provoquant des pannes d'amour de plus en plus nombreuses.

Il arriva que ce fut le black-out. Plus de connexion possible. Nos corps détachèrent nos cœurs ; ils furent libres de s'envoler.

Ciao, Gabriella ! Phase 2 terminée.

Pour qu'un ange redescende sur terre dans un moment pareil, il faut le temps.

Je flottai longtemps sur un gros nuage gris qui avait bien voulu m'accompagner. Ni jambes, ni ailes. Ni homme, ni ange. Je n'étais qu'un être imparfait, handicapé de moi-même, ne cherchant plus ce qui m'avait quitté, ayant oublié ce que j'étais venu faire sur terre, ne songeant plus à la nécessité du message.

Si j'avais su que j'étais juste à la phase 3 et qu'il y aurait une phase 4, j'aurais fait descendre plus tôt ce satané nuage. Mais quand le cercle de fer est autour de toi, il empêche toutes les ondes de passer.

Fort heureusement, l'attraction terrestre est là et, tout doucement, il descendait de lui-même, à son allure de nuage, sous forme de pluie, parfois aussi

de grêle voire de tempête mais il descendait.

Un matin, je me réveillai tout humide de rosée et me dis : « Tiens ! je suis en bas et le ciel est à peine gris. ». En me passant la main derrière le dos pour décoincer les omoplates, ma main glissa sur une plume, une plume toute soyeuse comme si on l'avait lissé pendant des jours et des jours.

Alors j'ai commencé à écrire le message.

Notre message

J' en ai écrit des pages et des pages !

J'ai dit ce que je savais, mon expérience de petit ange, mes amours angéliques, la déchéance et la chute... Je me suis souvenu des fils qui avaient tissé mes débuts dans la vie.

Plus ma plume s'émoissait, plus je sentais dans mon dos des gratouillis qui annonçaient le renouveau duveteux. Un jour même j'ai pu entrevoir dans le miroir un petit bout d'aile pointer.

Pourtant, mon visage ne refusait pas l'ombre qui se dessinait autour de ma

bouche et me faisait une bonne tête de bonhomme. Quand je pus entendre enfin à nouveau bip bip bip, j'ai eu l'impression qu'on a le matin après avoir rêvé qu'on rêvait.

Deux yeux, deux oreilles, un nez, une bouche, des poils : pas de doute, j'étais un homme. Des plumes, deux ailes pas de doute, j'étais un ange.

J'ai compris que mes deux moi étaient réseaux-compatibles. J'ai même compris que bip bip bip, cela voulait dire cela.

Je n'ai pas de message à aller chercher ailleurs : je l'ai en moi. Et ce message, je le transmets à nouveau au-dessus des villes, m'élançant les soirs d'été à travers les carrefours, sillonnant les routes et les champs, abandonnant les montagnes pour les mers et les océans pour les vallées. Je regarde la lune faisant l'amour

au soleil, et mes yeux pleurent devant leur lumière et je ris de les voir pleurer.

Je n'ai pas de message à aller chercher, je suis le message. Je suis un homme, je suis un ange. Nous sommes Dieu.

Qui sommes-nous ?.....	5
Comment nous contacter ?.....	23
Notre message	41